

FAIRE LA VOLONTE DU PERE

Ecriture de l'homélie du 9^{ème} dimanche ordinaire 2011.

Evangile : *Matthieu 7, 21-27*

Parole énigmatique

Comme moi, peut-être, comprenez-vous le passage d'évangile que nous venons d'entendre et ne le comprenez-vous pas. J'espère en fait que les paroles du Christ provoquent en vous ce contraste. Nous comprenons assez bien la première partie des propos de Jésus, d'abord parce qu'ils nous sont familiers. Il oppose un « dire » à un « faire » : « Il ne suffit pas de me dire 'Seigneur, Seigneur' pour entrer dans le Royaume des cieux, mais il faut faire la volonté de mon Père qui est aux cieux ». Il y aurait en effet quelque chose d'incohérent à dire sans faire ou à imaginer qu'il suffise de dire « Seigneur » pour que tout soit acquis sans que nous ayons à faire quelque chose, à nous engager pratiquement pour « entrer ». Si nous voulons une traduction concrète de ces propos, nous pourrions dire qu'il ne suffit pas de participer à la messe pour entrer dans le Royaume des cieux. C'est, en fait, une conviction qui n'est pas nouvelle, qui n'est pas propre à Jésus : une part de la prédication des prophètes en Israël est de combattre cette distance entre le dire et le faire. « Ce peuple m'honore des lèvres mais son cœur est loin de moi ». La nouveauté ici, et nous y reviendrons, se situe en celui qui énonce l'avertissement, car il l'énonce à la première personne. Et c'est un avertissement qu'il adresse à ceux qui l'écoutent et qui le connaissent. Jésus indique que cette incohérence entre le dire et la faire comporte un risque, celui de ne pas entrer dans le Royaume de Dieu.

Mais la seconde partie des propos nous échappe partiellement. En se situant au dernier jour, Jésus va opposer non pas un dire et un faire, au moins à première vue, mais deux « faire ». Ceux qui sont face à lui ont fait des choses (prophétiser, chasser des démons, opérer des miracles). Et ils les ont faites « au nom de Jésus », en plus. Or ce sont de bonnes choses, semble-t-il, puisqu'elles correspondent à ce que Jésus lui-même va accomplir. Mais Jésus dénonce un autre « faire » : vous faites le mal. Où est donc ce mal ? Quel est-il donc, puisque les actions invoquées sont de bonnes actions ? Voici que les propos de Jésus laissent planer une interrogation, une interrogation qui peut d'autant plus nous inquiéter que nous percevons qu'il s'agit de la vie éternelle. En quoi ces gens-là n'ont-ils pas fait la volonté du Père ? Ont-ils mal utilisé le nom de Jésus, ou bien est-ce dans le fait même qu'ils évoquent ces actions accomplies comme si elles étaient pour eux une garantie ? Comme prêtre, je me dis soudain que je risque gros. Après tout, que ne fais-je pas « au nom du Seigneur », comme en cet instant où je prêche ou lorsque je délie les pécheurs ? Je ne voudrais pas m'entendre dire : Je ne t'ai pas connu. Et chacun d'entre nous peut aisément se figurer dans une situation analogue. Nous ne voyons donc pas complètement clair.

Il reste cependant que ces paroles m'en rappellent d'autres, prononcés par S. Paul à l'intention des Corinthiens : Je pourrais bien avoir la foi, une foi à déplacer les montagnes, je pourrais bien avoir toute la science de Dieu et même donner tous mes biens aux pauvres ou me livrer aux flammes pour rendre témoignage, si je n'ai pas la charité, tout cela est vide, creux, inconsistant. Tant de fois ces paroles sont proclamées, notamment lors des mariages, tant de fois elles semblent simplement suspendues dans l'air, sans rejoindre vraiment ceux à qui elles s'adressent. Elles sont pourtant graves. Peut-être faut-il vivre déjà un tant soi peu dans la foi pour les comprendre et se laisser éclairer, jusque dans des profondeurs que nous ne soupçonnons que trop.

En tout cas, la parole de Jésus, que nous devons prendre au sérieux, n'a pas pour motif de nous aider à construire une théorie : ceux qui sont sauvés ou qui ne le sont pas. Si nous agissions ainsi, nous nous mettrions à l'extérieur, nous surplomberions l'existence, un peu comme si nous prenions la place du Seigneur lui-même. Transformés en juges, des autres ou de nous-mêmes, nous ne resterions

pas dans la lumière du Christ Jésus. Nous appellerions en vain, puisque nous ne trouverions que nous-mêmes.

Une obscurité lumineuse

Mais, cette difficulté à comprendre jusqu'au bout la parole du Seigneur, cette incapacité à en faire le tour ne sont pas fortuites. C'est que, déjà, les comprendre n'est pas tout, que vouloir seulement les comprendre trop clairement pourrait nous écarter de leur objectif. Cette double mise en garde s'adresse à moi. Je dis « moi », pour souligner ici que le destinataire est chacun d'entre nous. Ces paroles sont adressées par quelqu'un à quelqu'un d'autre, perdu dans la foule peut-être, mais qui a « des oreilles pour entendre ».

L'obscurité qui enveloppe mon esprit est salutaire en fait. Je peux déjà orienter mon attention vers celui qui est entrain de parler. Nous le disions il y a peu. C'est quelqu'un qui parle à la première personne : il ne suffit pas de *me* dire et au dernier jour *je* leur dirai. Celui qui est en train de dire ces mots qui parviennent à mes oreilles n'est pas comme les autres qui parlent de Dieu. La réaction de la foule, notée par l'évangéliste, est éclairante : Les gens sont frappés de l'enseignement parce qu'ils perçoivent que celui qui parle a une autorité qui n'appartient qu'à Dieu. Quel est l'homme en effet qui pourrait dire : Au dernier jour, je te dirai ? De quel droit ? Avant lui, personne n'a parlé ainsi, pas même Moïse, pas même Elie, par même Jean-Baptiste. Après lui, personne non plus n'a parlé ainsi, pas même l'Eglise qui transmet pourtant ses paroles avec assurance. Ne trouvez-vous pas que ce pourrait-être un premier effet de cette page d'évangile, comme de tant d'autres d'ailleurs : considérer celui qui parle, peser en quelque sorte son poids.

Et s'il est vrai que je puis lui accorder confiance, sans pénétrer les raisons dernières de ses propos, je vais percevoir probablement qu'il me parle de *ma* vie, de sa consistance, de son sérieux. Et cette conscience nouvelle s'appuie sur la découverte que ma vie présente ne s'arrêtera pas à la mort, qu'elle a une dimension éternelle. Et si je n'en ai pas la claire vision ou le sentiment évident, celui qui m'en parle le sait sans doute mieux que moi-même. De quelle manière puis-je donner son poids et son unité à une vie qui se déploie en tant et tant d'activités diverses ? Dès lors, quel chemin puis-je prendre pour donner forme à cette vie personnelle qui a vocation d'éternité ? Sur quoi de solide puis-je l'édifier, puisque je connais d'expérience sa précarité autant que les incertitudes de ma volonté ? Cette vie vaut plus que la nourriture et le vêtement, comment en assurer la croissance pour qu'elle soit belle et bonne ? Entendant l'avertissement que m'adresse le Seigneur, je vais revenir à ce qu'il a déjà exprimé et découvrir qu'il me propose, à sa suite, un chemin qui va pratiquement me conduire à la conversion. Le Seigneur va ainsi me donner de modifier ma manière de voir, de comprendre la vie et de la vivre par conséquent. N'est ce pas cela « faire la volonté du Père qui est aux cieux » ?

La volonté du Père

Nous voyons probablement mieux comment le Seigneur Jésus nous amène au faire. Lui dire « Seigneur, Seigneur », au fond, les démons eux-mêmes en sont capables, comme le montrent certains passages de l'Évangile. Notre appel vers lui, notre reconnaissance de son identité de Seigneur, correspondent alors au désir de faire, avec et par lui, la volonté du Père. Mais où la trouver, pourrions-nous nous demander avec inquiétude, et pour certains avec angoisse ? Elle ne nous viendra pas toute faite, comme pour nous dispenser de réfléchir, nous ne la trouverons pas écrite dans les étoiles. Où alors ? Mais dans ce que le Seigneur a déjà dit.

Un peu avant le passage que nous avons écouté et que nous cherchons à comprendre, Jésus à résumé ainsi la Loi et les Prophètes, et donc la volonté du Père : « Ce que vous voulez que les autres fassent pour vous, faites-le aussi pour eux ». C'est ce que l'on nomme la règle d'or. Elle n'est pas tout à fait nouvelle. On la trouve en effet énoncée, comme en passant, dans le livre de Tobie et d'autres

sages ont pu la formuler, à l'écoute de ce qui fait la grandeur de l'être humain qui n'est jamais un être isolé des autres. Seulement, cette règle était formulée négativement : Ce que tu ne veux pas qu'autrui te fasse, ne le lui fais pas. C'est déjà considérable. C'est un minimum qui peut déjà contenir un maximum. Mais en donnant une formulation positive, le Christ Jésus ouvre un espace sans limites aux relations, un espace tel qu'il peut accueillir la diversité des mises en œuvre. Aucun baptisé en effet n'accomplira identiquement la volonté du Père. Son inventivité, qui trouvera sa source dans son existence propre éclairée par la règle donnée par le Seigneur, pourra se donner libre cours. Et c'est en quoi accomplir la volonté du Père à la suite de Jésus ne constitue pas une contrainte mais au contraire la possibilité de découvrir et d'exercer la liberté qu'il donne, et d'épouser la logique de surabondance. Celle du Père céleste.

Sans doute est-ce une chose d'identifier la règle d'or et une autre de la mettre en œuvre. Encore faut-il cependant que je l'aie déjà identifiée *comme mienne*. Mais précisément, le passage du « dire » au « faire », du rêve à la réalité au fond, constitue notre tâche avec l'aide de l'Esprit Saint, une tâche jamais achevée. Nous ne pourrions jamais considérer en effet avoir terminé notre existence une fois pour toutes et dire au Seigneur : Voilà, maintenant j'entre, je te connais, je te connais même bien. Je l'ai mérité. C'est lui qui fait entrer dans le Royaume de Dieu en inspirant notre action. Le risque réel que nous courrons est de passer à côté : nous n'en avons pas conscience, la parole du Seigneur avertit.

Nous arrêter, un tant soit peu, pour entendre et nous laisser progressivement former de l'intérieur, voilà qui peut guider notre intelligence et orienter notre volonté. Si d'aventure, l'entreprise nous paraît hors de nos prises, c'est le moment d'appeler le Seigneur pour qu'il nous réveille et nous fasse prendre conscience que c'est lui qui appelle, qui *m'appelle*, ici et maintenant. Laissons-nous connaître par lui, en quelque sorte.

Ab. Antoine L. de Laigue
7 mars 2011.